

La vie agitée de Jean-Baptiste Pollin, ermite heureux

par Georges Salamand

Ah, la vertu! Ce don du ciel!», furent, selon J. TAULIER, les dernières paroles dictées à son neveu par ce gentil personnage, écrivain doué qui n'eût que très peu de lecteurs; amoureux transi qui restera, toute sa vie, un solitaire farouche; pasteur sans vocation et sans troupeau mais fidèle à sa foi et surtout, pour nous, Dauphinois jusqu'au bout des ongles, admirateur de sa terre natale.

Né le 12 décembre 1729 à Grenoble, au foyer d'un riche drapier, Jean-Baptiste POLLIN connu, précurseur du jeune BEYLE, une enfance mouvementée et originale. Tout d'abord en nourrice, à Saint-Martin-de-la-Cluse, puis à nouveau à Grenoble auprès d'une mère chérie qui le laisse faire les « quatre cents coups » avec les petits chenapans de la ville où il sera péniblement repris en main par une maîtresse d'école un peu spéciale, « la BOUCHES, femme de plus de soixante ans, qui boit tous les matins sa bouteille de vin qu'elle appelle sa tisane... J'avais des convulsions à force de la regarder en face et je devins louche en m'efforçant de la regarder de côté ». Jean-Baptiste ne

restera pas longtemps sous la férule fessardière de ce dragon alcoolique et frappeur, retournant à Saint-Martin pour y poursuivre une scolarité assez chaotique. Rendu derechef à maman après avoir commis une grosse bêtise, le jeune garçon connaîtra d'autres vicissitudes scolaires en particulier à Parménie (ou Permeignes) placé sous la coupe d'un « ecclésiastique, agrégé de je ne sais quelle congrégation, hypocrite se masquant du voile de la dévotion, cachant sous des dehors affectueux des goûts abominables et des appétits que la langue innocente des enfants se refuse d'exprimer ».

Prêtre et poète

De retour à Grenoble, Jean-Baptiste étudie au collège des Jésuites, puis, contre l'avis de sa mère, décide de se faire séminariste à Lyon puis à l'Oratoire, avant d'accepter, sur les conseils de l'évêque de Grenoble, M^{gr} de CAULET, et apparemment « à reculons » l'ordination, en 1754... refusant préalablement tout service pastoral pour se consacrer totalement « à l'écriture, à la méditation et aux rêves ». Retiré dans une modeste

chaumière du hameau de l'Agnelas, au-dessus de Voiron, chaumière appartenant au conseiller PASQUALIS de LONGPRA, le jeune tonsuré, bouleversé par l'évanescence apparition, lors d'une de ses premières messes, de la toute jeune et jolie demoiselle DUCL... bientôt « inaccessible amour de sa vie », lit énormément : DIDEROT, VOLTAIRE, MONTESQUIEU,

ROUSSEAU, et tous les poètes anacréontiques de son époque. Amoureux de la Nature, il célèbre à sa manière, par des petites pièces charmantes (idylles, bluettes, fables), les gens du village, bergers et bergères, laboureurs et gens simples. « Au village, écrit-il, il est plus aisé d'être vertueux parce que les affections sont plus pures, les intérêts plus simples et la franchise plus près des cœurs ».

Dès les premiers temps de la Révolution, séjournant alors à Paris où il écrit ses *Observations morales et politiques*, Jean-Baptiste fait paraître *Le citoyen des Alpes* et *Le hameau de l'Agnelas*, ouvrages qui tomberont à plat au milieu de la véhémence profusion d'écrits révolutionnaires.

En profond désaccord avec la Terreur, celui qu'on surnomme le « Bon Prêtre » rentre au bercail et s'installe chez son frère, à La Tronche, où il... collectionne les tabatières et fait son jardin : « *Village de La Tronche, que ta situation en amphithéâtre me plaît ! Tu domines la vallée du Grésivaudan, trois fois célèbre par le séjour des Preux Chevaliers, de Bayard l'honneur des Gaules, jadis la gloire de mon pays. Tu fais l'admiration du Bavarois, du Saxon et de l'Anglo-Américain qui traversent les Alpes...* » et POLLIN de s'extasier sur la nature dauphinoise par lui idéalisée comme cette « *montagne de Cêlo* » donnant au massif d'Alleverd son originalité. En 1805, notre sage ami décide de faire bâtir une petite chaumière sur les hauteurs de La Tronche, une thébaïde où il recevra quelques célébrités de passage comme FOURCROY ou FOURIER. C'est dans ce lieu charmant qu'il décède brutalement deux ans plus tard, le 12 octobre 1807, ignoré de la plupart, mais regretté des fins lettrés.

(1729-1807)



Fête villageoise, à la manière de Pieter Brueghel II.

LES AFFICHES DE GRENOBLE ET DU DAUPHINÉ